

Sixième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Si 15, 15-20 ; 1 Co 2, 6-10 ; Mt 5, 17-37

« Dans le " Discours sur la Montagne ", qui constitue la magna carta de la morale évangélique, écrit saint Jean-Paul II, dans son encyclique "Veritatis Splendor", Jésus porte à leur accomplissement les commandements de Dieu, en particulier le commandement de l'amour du prochain, en intériorisant et en radicalisant ses exigences ; l'amour du prochain jaillit d'un cœur qui aime, et qui, précisément parce qu'il aime, est disposé à en vivre les exigences les plus hautes. Jésus montre que les commandements ne doivent pas être entendus comme une limite minimale à ne pas dépasser, mais plutôt comme une route ouverte pour un cheminement moral et spirituel vers la perfection, dont le centre est l'amour » (1993 Veritatis Splendor 15)

Et pourtant, avec saint Paul, nous devons bien constater : Malheureux homme que je suis! Je ne comprends rien à ce que je fais: vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir; le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas ; mais le mal que je voudrais ne pas faire, je le fais. (Ro 7, 15 ... 22)

Jésus nous tendrait-il un piège en exigeant de nous une perfection inaccessible – Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait - et en subordonnant notre salut à une loi impraticable ?

Luther a pensé résoudre cette question cruciale en affirmant que c'est la foi seule qui nous sauve, et non « les œuvres » Nous avons besoin d'un Sauveur et non d'une solution.

Sainte Thérèse, affrontée à ce problème, s'est rappelé que, enfant, dans la maison familiale d'Alençon, il y avait un escalier assez raide qu'elle était incapable d'escalader. Alors elle se plantait devant la première marche, et « levait son petit pied » jusqu'à ce qu'une de ses sœurs passe par là et lui fasse gravir l'obstacle en quelques enjambées. Ce souvenir lui inspirera sa parabole bien connue de l'ascenseur : Nous avons besoin d'un Sauveur, - et Jésus nous a déjà sauvés – mais encore nous faut-il accueillir ce salut et manifester notre désir d'être sauvés en appelant au secours.

Le Père Molinié¹ a prolongé cette réflexion de façon lumineuse à partir d'une autre parabole, la planche à voile. « Une planche, une voile, du vent – on connaît le symbolisme biblique du vent ! - et, éventuellement des kilomètres parcourus, ce qui revient à marcher sur les eaux. La morale que Luther critique – et Thérèse de Lisieux aussi vigoureusement que lui – prétend marcher sur les eaux sans voile et sans vent ; ou plutôt, elle essaie de franchir à la brasse les mêmes distances et à la même vitesse que l'homme disposant d'une voile. Il est évident que c'est là une folie qui mène au désespoir : le salut ne consiste pas à nager mais à se laisser emporter par le vent.

¹Adoration ou désespoir – éd. CLD 1980 – ch 34, pp 199-206.

Le subjectivisme de Luther s'est laissé fasciner par l'acte de foi qui renonce à nager, il a exalté uniquement cet acte de foi... en oubliant qu'il y a aussi une planche, du vent, de l'eau, et des kilomètres effectivement parcourus : celui qui se laisse porter accomplit en vérité une œuvre, la seule qui réussisse – d'abord parce qu'il peut ainsi traverser des distances considérables, ensuite parce qu'il accomplit des efforts non moins considérables pour se maintenir dans le vent. Simplement ses efforts sont d'un tout autre ordre que celui de la nage, ce sont des efforts pour devenir passif sous la motion du vent ; c'est en quelque sorte un effort à l'envers, un effort pour ne pas s'opposer à l'action du vent et à se laisser porter par lui. Et cette différence justifie l'insistance de Thérèse avec Luther et saint Paul sur la nature originale de ce qui nous est demandé : "Ce n'est pas une question d'efforts ni de records, écrit saint Paul aux Romains, mais de Dieu qui s'attendrit", (Ro 9, 16) Alors, comment « attendrir Dieu ?

Ceux qui apprennent la planche à voile en savent quelque chose ! Pendant des semaines ils passeront des heures à chercher la bonne position avec pour seul résultat de couler lamentablement sans parcourir un mètre. Un jour, enfin, le miracle se produit : l'homme comprend dans sa chair la nature du vent et la manière de s'offrir à lui ; après des années d'échec, il franchit brusquement des distances océaniques. Dieu s'attendrit – il ne demande qu'à s'attendrir ! - non à la suite de nos efforts, mais en réponse à nos efforts. Encore faut-il ne jamais renoncer !

L'essentiel, ce n'est pas l'eau, ni la planche ni même la voile ; c'est le vent. C'est l'Esprit-Saint qui nous initie à la vie trinitaire et nous donne le mode d'emploi de notre vie ici-bas symbolisée par l'eau plus ou moins tumultueuse sur laquelle nous avons à « surfer » tant bien que mal. La morale chrétienne, ce n'est pas une collection impraticable et désespérante d'impératifs catégoriques et d'interdits ; c'est tout simplement – si l'on peut dire ! – l'amour trinitaire. C'est pourquoi il nous faut sans cesse puiser à la source qu'est le Cœur miséricordieux de Jésus qui vient à notre rencontre et se fait tout proche de nous, en particulier dans les sacrements de réconciliation et de l'Eucharistie

« Jésus, écrit encore saint Jean-Paul II dans "Veritatis Splendor", est " l'accomplissement " vivant de la Loi en tant qu'il en réalise la signification authentique par le don total de lui-même : il devient lui-même la Loi vivante personnifiée, qui invite à sa suite, qui, par son Esprit, donne la grâce de partager sa vie et son amour même, et qui donne la force nécessaire pour en témoigner par les choix et par les actes » (1993 Veritatis Splendor 15)